

avoir trop raison. L'injuste écrivain digéra mal cette réplique, et un jour que des élèves avaient publié sur l'OISEAU-MOUCHE une chanson, improvisée dans un pique-nique, faite pour un refrain et un air à eux familiers, et dont le tour populaire, conservé à dessein, constituait tout le piquant, l'écrivain dont nous parlons, biffa d'un trait de plume le refrain, en inséra les strophes dans une de ses diatribes et les donna comme un échantillon de la poésie cultivée au Séminaire de Chicoutimi. C'est avec cette courtoisie et cette sincérité que ce monsieur poursuivit pendant plusieurs mois sa guerre de corsaire, et que, armé d'un dictionnaire, dont il ne sut pas toujours se servir, il publia, *doctus cum libro*, ses *Corrigeons-nous*.

Nous sommes bien aise de citer les paroles de M. Lahargou ; car l'OISEAU-MOUCHE, qui est publié dans l'un des séminaires les plus jeunes de la province de Québec, et les plus éloignés des grands centres littéraires, a bien le droit d'user de l'argument suivant : Si l'on parle, ici, la pure langue française ; si, à propos de causeries alertes et de chroniques vivement menées, une voix autorisée, après avoir parcouru à peu près toute la série des publications des collèges de France, veut bien, spontanément, donner la palme à notre journal et écrire ; "*L'Oiseau-Mouche de Chicoutimi est le modèle en ce genre, tout embaumé qu'il est des senteurs de poésie qui le parfument*, cela doit signifier que l'on enseigne à parler et à écrire dans les collèges et séminaires canadiens. La parole : *ab uno disce omnes* trouve ici toute son application.

Nous remercions donc M. le président de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne de nous fournir une si belle réponse à ces quelques détracteurs de nos maisons d'éducation.

LIVIUS.

Louis Veillot à la "Patrie"

"Je me suis convaincu d'une chose, à lire les mémoires, autobiographies, histoires, correspondances et querelles des écrivains célèbres : c'est que, sur cinquante hommes faisant profession d'écrire, il y en a bien quinze complètement fous, et trente-quatre plus ou moins timbrés...." C'est Louis Veil-

lot qui dit cela, et les nymphes de la *Patrie* vont bondir, mais c'est si vrai. Et que dire des femmes ? "L'éternel Veillot" ajoute : La Société des Gens de Lettres, et M. Vincent, mon portier, disent quelquefois, en façon plaisante, qu'un concile douta si les femmes ont une âme". Cela, ce n'est pas galant, c'est sûr, et je comprends l'impatience de ces dames.

Donc, nous avons une "idole", et cette "idole", c'est Louis Veillot. Nous apprenons à la jeunesse qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais qu'un auteur, "l'éternel Louis Veillot". "Hors de Louis Veillot, dit-on avec prodigieusement d'esprit, point de salut". C'est adame Dandurand qui a fait cette trouvaille et l'a confiée à la *Patrie*. Aujourd'hui un qui signe H. G., et qui n'est qu'un truchement, vient réchauffer l'œuf bleu.

D'abord, c'est une bêtise pommée d'afficher son mépris pour un écrivain que les meilleurs critiques du temps placent à la tête de tous ceux de ce siècle. Cela vous classe. Ensuite, c'est un mensonge insigne d'affirmer que l'on apprenne quelque part que Louis Veillot soit le seul écrivain de la France. Pour ma part j'enseigne tous les jours à mes élèves que quantité de vauriens, tout en ayant eu un joli sty'e, ont déshonoré la langue et la littérature françaises et ont été l'opprobre de la raison, du goût et de la morale. Mon Dieu ! je disais encore cet après-midi que Boileau fut l'oracle du plus grand siècle littéraire que les hommes aient jamais vu fleurir, encore que le pauvre homme n'ait pu faire une ode passable et qu'il s'imaginât que la religion est incompatible avec la poésie ; que La Fontaine, qui fit le prodige de ses fables, n'en fut pas moins, dans sa vie et dans ses *Contes*, un vieux libertin. Prenons Voltaire, la première de vos idoles, ce singe de génie, *Chez l'homme en mission par le diable envoyé*, au dire du grand Hugo, un de vos autres fétiches. Au premier rang dans aucun genre, si ce n'est dans le petit et le bas. A la comédie, il fit pleurer. Il employa vingt ans à salir Jeanne d'Arc. Au reste, bâtonné, emprisonné je ne sais combien de fois, chassé de son pays, léchant les bottes à Frédéric et "lavant son linge sale", et qui mérita bien de crever de la façon que vous savez. Ce "fanfaron d'impunité", résumait Rousseau, son ami, une autre idole. Ce "polisson", ripostait Voltaire. Et les voilà marqués l'un par l'autre. Il suffit.

On les connaît, vos idoles, allez. On les connaît, votre Michelet, qui prétendit écrire l'histoire de France en style de pythionisse, qui fit le *Prêtre, la femme, la famille*, qui s'efforça de traîner dans la boue la tête coupée de la princesse de Lamballe. Il n'y a pas, dans la littérature de notre siècle, de pages plus honteuses, dit M. Edmond Biré. M. de Mun cite Michelet dans son discours sur les *prix de vertu*. La belle affaire ! S'il suffit d'une citation pour sacrer un auteur, attendez, je vous en réserve une pour tout à l'heu-

re. M. Laurentie recommande La Bruyère. Je crois bien. Et nous aussi. Et Louis Veillot de même : c'était son homme. Tenez, avez-vous lu ce portrait des orateurs de la Chambre française qu'il fit un jour les *Caractères à la main* ? Il y a là nombre de vos idoles burinées pour jamais. C'est un des mille chefs-d'œuvre du Maître, que vous ne connaissez probablement pas plus que les autres. Et il n'y a qu'à la *Patrie* que l'on découvre La Bruyère ! Quant à Voltaire, si M. Laurentie l'a recommandé, il a dû faire ses réserves. On trouve vraiment des perles sur ce fumier. Que des mains délicates les dégagent et en forment un écriin, et nous ne ferons pas difficulté de le mettre entre les mains de nos jeunes gens.

Mais revenons à nos moutons. On la connaît donc aussi, votre madame de Staël, une ancêtre, la "science en jupons", dont vous descendez en droite ligne, la science exceptée. On la connaît, la Dudevant, *alias* George Sand, la virago-type, la prêtresse de l'amour libre, et dont les sales romans sont un carnaval d'amours libres : elle peignit d'ailleurs de gentils Berrichons et Berrichonnes. On la connaît aussi, votre épais Balzac, fort comme un bœuf au labour, mais cynique et cru comme un satyre. On les sait tous à la file, vos grands romanciers, vos Dumas, vos Soulié, vos Mérimée, vos Daudet, vos Feuillet, vos George Ohnet, vos Paul de Kock, (vais-je dire aussi vos Zola ?) et la séquelle. On les a lus, n'avez crainte, vos grands poètes, vos Hugo, vos Lamartine, vos Musset, vos Vigny, vos Leconte de l'Isle, et tous les cénacles, et tous les parnasses. Vos historiens ne nous sont pas inconnus, veuillez le croire : outre le Michelet, l'ainc, Henri Martin, Thiers, Guizot, Thierry, etc., etc., etc. Dans la critique, Sainte-Beuve, Villemain, Cousin, Saint-Marc Girardin, etc., etc., etc. Dans l'éloquence et le journalisme, Dupin, Odilon Barrot, Emile de Girardin, Sarcey, Buloz, etc., etc., etc., etc. Quatre lignes d'et cœtera, comme disait Beaumarchais, que j'aurais dû nommer. La plupart de ces grands hommes furent des libres penseurs. Libres penseurs, libres faiseurs, achevait LOUIS VEILLOT. Toujours LUI. Les journalistes et les romanciers en particulier, il les appelait encore, en bloc, des navets et des cuistres.

Nous pouvons donc vous nommer tous vos dieux et toutes vos déesses. Nous avons aussi les nôtres (les dieux, pas les déesses). Et, ne vous en déplaît, nous avons plus d'une idole. Vous sont-elles aussi familières que nous le sont les vôtres ? Je le veux supposer. Il n'est donc pas besoin de vous rappeler les noms des Montaigne, des Lacordaire, des Gerbet, des Dupanloup, des Salinis, des Berteaud, des Gousset, des Pie, des Berryer, des Ozanam, des Guéranger, des Ségur, et de cent autres. Mais voilà, parmi ces catholiques illustres, les uns l'ont été sans épithète, les autres ont plus ou moins teinté leur eau.